

**LOUISE
PENNY**

**Le mois
le plus cruel**

**roman traduit de l'anglais (Canada)
par Michel Saint-Germain
avec la collaboration de Louise Chabalié**

actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Durant le week-end de Pâques, le village de Three Pines s’anime le temps d’une grande chasse aux œufs. Mais une fois la nuit tombée, le monde des vivants se mêle à celui des morts.

Lorsque Armand Gamache arrive le lendemain, l’inspecteur-chef de la Sûreté du Québec découvre une scène de crime des plus inhabituelles. Dans la vieille maison abandonnée des Hadley, où il a déjà failli perdre la vie, une séance de spiritisme, organisée pour libérer la demeure du mal qu’elle recèle, s’est terminée de façon tragique. Un corps sans vie gît à terre, celui d’une participante apparemment morte de peur.

Mais Gamache a appris à se méfier des apparences. Il sait que le décor de carte postale de la petite bourgade des Cantons-de-l’Est cache d’inavouables secrets. Il sait que l’explosion de vie du printemps dissimule des pulsions de mort. Il sait que l’un des siens est sur le point de le trahir.

Dans cette nouvelle enquête, les lecteurs de Louise Penny retrouveront avec bonheur l’inspecteur-chef Gamache, sa veste de tweed impeccable, son côté délicieusement suranné, son physique de bon vivant, ses longues promenades méditatives, et cette façon de se tenir debout quand tout le monde pense qu’il est sur le point de tomber.

LOUISE PENNY

Après avoir été longtemps journaliste, Louise Penny a décidé, il y a quelques années, de se consacrer à l'écriture. La série des enquêtes de l'inspecteur-chef Armand Gamache, auréolée des plus prestigieuses récompenses, en est à son huitième volume aux États-Unis. Le Mois le plus cruel a remporté l'Agatha Award du meilleur roman 2008. Louise Penny vit avec son mari dans un petit village au sud de Montréal.

DU MÊME AUTEUR

SOUS LA GLACE, Actes Sud, 2011.

NATURE MORTE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 64.

Œuvres citées :

Extraits de *Sarah Binks*, de Paul Hiebert

© 1947 Oxford University Press Canada,

utilisés avec l'autorisation de l'éditeur.

Extraits de "Mary, la demi-pendue",

poème de Margaret Atwood publié dans *Matin dans la maison incendiée*,

2004, traduction de Marie Évangéline Arsenault.

Reproduits avec l'autorisation des Écrits des Forges.

Extrait d'"Épilogue", utilisé avec l'autorisation de The Society of Authors,

représentant de la succession de John Masefield.

Extrait de "The Second Coming", de W. B. Yeats,

utilisé avec l'autorisation de AP Watt Ltd au nom de Michael B. Yeats.

Traduction d'Yves Bonnefoy, dans *Anthologie bilingue de la poésie anglaise*,

La Pléiade, 2005.

Titre original :

The Cruellest Month

Éditeur original :

Headline Publishing Group, Londres

© Louise Penny, 2007

© Flammarion Québec, 2011

pour la traduction française

© ACTES SUD, 2012

pour la présente édition

ISBN 978-2-330-01352-3

LOUISE PENNY

Le mois
le plus cruel

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Michel Saint-Germain
avec la collaboration de Louise Chabaliér

ACTES SUD

*À mon frère Rob et à sa merveilleuse famille :
Audi, Kim, Adam et Sarah, avec amour.*

*Avril est le mois le plus cruel, il engendre
Des lilas qui jaillissent de la terre morte, il mêle
Souvenance et désir...*

T. S. ELIOT,
La Terre vaine.

Agenouillée dans l’herbe humide et odorante du parc, Clara Morrow dissimula soigneusement l’œuf de Pâques en se disant qu’il était temps de réveiller les morts, ce qu’elle comptait faire en soirée. En écartant une mèche de son visage, elle enduisit sa tignasse d’herbe, de boue et d’une autre substance brune qui n’était probablement pas de la boue. Tout autour, des villageois se promenaient avec leurs paniers d’œufs colorés, à la recherche de la cachette parfaite. Assise sur un banc au milieu du parc, Ruth Zardo lançait des œufs à l’aveuglette, mais visait parfois pour atteindre quelqu’un à la nuque ou au postérieur. “Elle vise incroyablement juste pour une vieille folle”, se dit Clara.

— Tu y vas, ce soir ? demanda-t-elle à la poétesse en essayant de la distraire pour l’empêcher d’atteindre M. Béliveau.

— Tu veux rire ? Les vivants sont bien assez emmerdants ; pourquoi réveiller un mort ?

Sur ce, Ruth toucha M. Béliveau à la nuque. Heureusement, l’épicier du village portait une casquette d’ouvrier. Heureusement, aussi, il éprouvait beaucoup d’affection pour la grande perche aux cheveux blancs. Ruth choisissait ses victimes avec soin : c’étaient presque toujours des gens qui l’aimaient.

En temps normal, un bombardement d’œufs de Pâques aurait été anodin, mais, ce jour-là, ils n’étaient pas en chocolat. Cette erreur, on ne l’avait commise qu’une fois.

Quelques années plus tôt, le village de Three Pines avait décidé d’organiser une chasse aux œufs un dimanche de Pâques, au grand bonheur de tous. Les villageois s’étaient réunis au Bistro d’Olivier

et, en prenant un verre avec du fromage, s'étaient réparti des sacs d'œufs en chocolat pour les cacher le lendemain. Des "Oh !" et des "Ah !" teintés d'envie remplissaient l'air. Ils auraient tant voulu redevenir des enfants. Ils allaient sûrement se réjouir en voyant la mine des gamins du village. D'ailleurs, ces mioches ne trouveraient peut-être pas tous les œufs, surtout ceux cachés derrière le comptoir d'Olivier.

— Ils sont très beaux.

Gabri prit une oie en massepain, minuscule et délicatement sculptée, puis lui arracha la tête d'un coup de dent.

— Gabri ! C'est pour les enfants, lui dit Olivier, son compagnon, en lui enlevant le reste de l'oie de sa grosse main.

— Tu veux la garder pour toi, c'est tout.

Gabri se tourna vers Myrna et lui murmura, assez fort pour que les autres l'entendent :

— Bonne idée ! Des gays qui offrent du chocolat à des enfants. Alertons les autorités !

Blond et timide, Olivier devint écarlate.

Myrna sourit. Enveloppée dans un cafetan rouge et prune éclatant, elle était noire et ovale ; on aurait dit un gros œuf de Pâques. La plupart des habitants du minuscule village étaient réunis au bistro, certains serrés le long du comptoir en bois poli, d'autres affalés dans les vieux fauteuils confortables éparpillés çà et là, qui étaient tous à vendre, car Olivier était aussi antiquaire. De discrètes étiquettes étaient accrochées partout, y compris sur Gabri lorsqu'il était en mal d'attention et de compliments.

On était début avril et les flammes crépitaient joyeusement dans l'âtre en jetant une lueur chaude sur les parquets de pin. Le temps et le soleil avaient ambré les larges planches. Se faufilant avec aisance dans la salle aux poutres apparentes, des serveurs proposaient des boissons et du brie crémeux et coulant de la ferme de M. Pagé. Installé près du parc, le bistro était au cœur du vieux village québécois. De part et d'autre du café, des boutiques contiguës étreignaient l'endroit comme des bras de brique ancienne : le magasin général de M. Bélieveu, la boulangerie de Sarah, le bistro et, finalement, juste à côté, la librairie de Myrna avec ses "Livres neufs et usagés". Depuis toujours, trois pins aux troncs rugueux se dressaient

en face, comme des sages ayant trouvé ce qu'ils cherchaient. Des chemins de terre partant du village rayonnaient vers les montagnes et les forêts.

Mais Three Pines était un lieu oublié. Le temps qui tournoyait autour s'y arrêtaït parfois, mais sans s'éterniser ni laisser d'impression durable. Niché depuis des siècles dans un encaissement des Appalaches, l'endroit était protégé et caché, et s'il arrivait qu'on le découvre, c'était par hasard. Parfois, un voyageur fatigué franchissait la crête de la colline et, baissant les yeux, voyait, tel un Shangri-La, le cercle accueillant des vieilles maisons. Certaines, en pierres patinées, avaient été construites par des colons qui s'étaient éreintés à déterrer roches et arbres. D'autres, en briques rouges, avaient été bâties par des loyalistes de l'Empire-Uni cherchant désespérément un asile. Certaines avaient le toit de métal pentu des demeures québécoises, avec leurs pignons intimes et leurs larges galeries. En face, au Bistro d'Olivier, il y avait du café au lait et des croissants frais, des conversations, de la compagnie et de la gentillesse. Après avoir découvert Three Pines, on ne l'oubliait jamais. Mais, pour trouver ce village, il fallait s'être perdu.

Myrna tourna la tête vers son amie Clara Morrow, qui lui tira la langue. Myrna fit de même. Clara roula les yeux. Myrna l'imita en prenant place à côté d'elle sur le sofa moelleux installé devant la cheminée.

— Tu as encore fumé de la paille pendant que j'étais à Montréal, hein ?

— Pas cette fois-ci, dit Clara en riant. Tu as quelque chose sur le nez.

Myrna se tâta, trouva quelque chose et l'examina.

— Mmm, ou bien c'est du chocolat, ou bien c'est de la peau. Il n'y a qu'une façon de le savoir.

Elle se le mit dans la bouche.

— Mon Dieu, dit Clara en faisant la grimace. Et tu te demandes pourquoi tu vis seule !

— Je ne me pose pas la question, répondit Myrna en souriant. Je n'ai pas besoin d'un homme pour me sentir entière.

— Ah, vraiment ? Et Raoul alors ?

— Ah, Raoul, fit Myrna d'un ton rêveur. Il était gentil.

— C'était un ourson en gélatine, acquiesça Clara.

— Il me complétait. Et même plus.

Elle tapota son ventre, gros et généreux comme elle. Une voix tranchante coupa la conversation :

— Regardez ça.

Debout au centre du bistro, Ruth Zardo brandissait comme une grenade un lapin en chocolat noir. Il avait de longues oreilles guillerettes et un visage si réaliste que Clara s'attendait presque à le voir remuer ses délicates moustaches en bonbon filé. Il tenait à la patte un panier tressé en chocolat blanc et au lait, qui contenait une douzaine d'œufs de confiserie, magnifiquement décorés. Ce lapin était adorable et Clara pria pour que Ruth n'aille pas le lancer sur quelqu'un.

— C'est un lapin, dit d'un ton hargneux la vieille poétesse.

— J'en ai un aussi, dit Gabri à Myrna. C'est mon lapin perlimpinpin.

Myrna se mit à rire et le regretta aussitôt. Ruth lui jeta un regard furieux.

— Ruth, dit Clara en se levant et en s'approchant d'elle avec précaution, tenant le verre de scotch de son mari, Peter, pour attirer son attention. Lâche ce lapin.

C'était une phrase qu'elle n'avait jamais dite.

— C'est un lapin, répéta Ruth comme si elle s'adressait à des enfants un peu lents. Alors, pourquoi il a ça ?

Elle désignait les œufs.

— Depuis quand les lapins ont-ils des œufs ? poursuivit Ruth en regardant les villageois abasourdis. Vous n'y avez jamais pensé, hein ? Il les a trouvés où ? Ils proviennent vraisemblablement de poules en chocolat. Le lapin a dû voler les œufs à des poules de confiserie qui, folles d'inquiétude, cherchent leurs bébés.

C'était bizarre : pendant que la vieille poétesse parlait, Clara imaginait réellement des poules en chocolat courant désespérément en tous sens pour retrouver leurs œufs – volés par le lapin de Pâques.

Sur ce, Ruth laissa tomber le lapin en chocolat sur le plancher, où il se fracassa.

— Mon Dieu ! s'exclama Gabri en se précipitant pour ramasser les morceaux. C'était pour Olivier.

— Vraiment ? dit Olivier, oubliant qu'il l'avait lui-même acheté.

— C'est une fête étrange, dit Ruth d'un ton sinistre. Je ne l'ai jamais aimée.

— Et maintenant, c'est réciproque, répondit Gabri en tenant le lapin cassé comme un enfant chéri qu'on aurait blessé.

“Il est tellement tendre”, se dit Clara, mais ce n'était pas la première fois.

Gabri était si costaud, si imposant, qu'il était facile d'oublier sa sensibilité. Jusqu'à un moment pareil, alors qu'il tenait délicatement un lapin en chocolat à l'agonie.

— Comment fête-t-on Pâques ? demanda la vieille poète en arrachant le scotch de Peter de la main de Clara pour en prendre une bonne lampée. On fait une chasse aux œufs et on mange des brioches du Vendredi saint.

— On va aussi à l'église Saint-Thomas, ajouta M. Béliveau.

— Il y a plus de gens à la boulangerie de Sarah, dit sèchement Ruth. Ils achètent des pâtisseries décorées d'un instrument de torture. Tu me crois folle, je sais, mais je suis peut-être la seule à avoir toute sa tête, ici.

Sur cette note déconcertante, elle se dirigea en boitillant vers la porte, puis se retourna.

— Ne laissez pas les œufs dehors pour les enfants. Ce serait très mauvais.

Et comme Jérémie, le prophète qui pleure, elle avait raison. Quelque chose de terrible se produisit.

Le lendemain matin, les œufs avaient disparu. On n'en retrouva que les emballages. D'abord, les villageois soupçonnèrent que de grands enfants, ou peut-être même Ruth, avaient saboté l'événement.

— Regardez, dit Peter en tenant les restes déchiquetés de la boîte d'un lapin en chocolat. Des marques de dents. Et de griffes.

— C'était donc Ruth ! dit Gabri en la prenant pour l'examiner.

— Regardez ici !

Clara se mit à courir dans le parc du village pour attraper un papier de bonbon poussé par le vent.

— Regardez, lui aussi est tout déchiré.

Après avoir passé la matinée à chercher les emballages d'œufs de Pâques et à nettoyer les dégâts, la plupart des villageois

retournèrent d'un pas traînant chez Olivier pour se réchauffer au coin du feu.

— Non mais, vraiment, dit Ruth à Clara et à Peter au cours du lunch au bistro, vous n'aviez pas prévu ça ?

— J'avoue que ça paraît évident, reconnut Peter en riant et en attaquant son croque-monsieur doré, dont le camembert fondu liait à peine le jambon fumé à l'érable au croissant feuilleté.

Autour de lui, des parents anxieux s'efforçaient d'apaiser leurs enfants pleurnichards.

— Tous les animaux sauvages des environs ont dû venir au village hier soir, poursuivit Ruth en remuant lentement les cubes de glace de son scotch. Pour manger des œufs de Pâques. Des renards, des rats laveurs, des écureuils.

— Des ours, ajouta Myrna en se joignant à eux. Seigneur, c'est effrayant ! Tous ces ours affamés qui sortent de leur tanière avec un appétit féroce après avoir hiberné tout l'hiver !

— Imagine leur surprise quand ils trouvent des œufs et des lapins en chocolat, dit Clara entre deux cuillerées d'une soupe crémeuse garnie de morceaux de saumon, de pétoncles et de crevettes.

Elle prit une baguette croustillante et en arracha un quignon, qu'elle tartina du beurre doux d'Olivier.

— Les ours ont dû se demander quel miracle s'était produit pendant leur hibernation.

— Toute résurrection n'est pas nécessairement miraculeuse, dit Ruth, levant les yeux du liquide ambré qui lui tenait lieu de déjeuner pour regarder par les fenêtres à meneaux. Tout n'est pas censé revenir à la vie. C'est une étrange période de l'année. Un jour de la pluie, le lendemain de la neige. Rien n'est certain. Tout est imprévisible.

— Chaque saison est imprévisible, dit Peter. Des ouragans en automne, des tempêtes de neige en hiver.

— Tu viens de me donner raison, répondit Ruth. Dans les autres saisons, le danger est identifiable, on sait tous à quoi s'attendre. Mais pas au printemps. Les pires inondations ont lieu au printemps. Des incendies de forêt, des gels meurtriers, des blizzards et des glissements de terrain. La nature est chamboulée. Tout peut arriver.

— Des journées belles à pleurer, il en vient aussi au printemps, dit Clara.

— C'est vrai, le miracle de la résurrection. Des religions entières sont fondées sur cette idée. Mais il vaut mieux que certaines choses restent enfouies.

La vieille poétesse se leva et descendit d'un trait le fond de son scotch.

— Ce n'est pas fini. Les ours reviendront.

— J'en ferais autant, dit Myrna, si je trouvais tout à coup un village en chocolat.

Clara sourit, mais ses yeux étaient posés sur Ruth qui, pour une fois, ne manifestait ni colère ni agacement. Clara perçut plutôt quelque chose de beaucoup plus déconcertant.

De la peur.

Ruth avait raison. Les ours revinrent chaque dimanche de Pâques, à la recherche d'œufs en chocolat. Sans en trouver, bien sûr, et, après quelques années, ils se contentèrent de rester dans les bois entourant Three Pines. Les villageois apprirent rapidement à ne pas s'y promener à Pâques, et à ne jamais s'interposer entre un ourson et sa mère.

“Tout cela est naturel”, se dit Clara. Mais elle gardait une légère inquiétude. C'étaient eux, en quelque sorte, qui avaient engendré ce comportement.

Une fois de plus, Clara se retrouva à quatre pattes, cette fois avec les beaux œufs en bois qu'ils avaient substitués aux vrais. L'idée était venue de Hanna et Roar Parra. Originaires de la République tchèque, ils avaient un formidable talent pour peindre les œufs.

Au cours de l'hiver, Roar les taillait dans du bois et Hanna les offrait à tous ceux qui voulaient bien les peindre. Bientôt, des gens de partout dans les Cantons-de-l'Est en réclamèrent. Des écoliers en décoraient dans le cadre du cours d'arts plastiques, des parents se découvraient des talents cachés, des grands-parents peignaient des scènes de leur enfance. Pendant le long hiver québécois, ils coloriaient des œufs et, le Vendredi saint, commençaient à les cacher. Lorsqu'ils les avaient trouvés, les enfants échangeaient leur butin en bois contre de vrais œufs. Du moins, de vrais œufs en chocolat.

— Eh, venez voir, s'écria Clara, au bord de l'étang du parc.

M. Béliveau et Madeleine Favreau allèrent la rejoindre. M. Béliveau se pencha, son long corps mince presque plié en deux. Les herbes hautes recelaient un nid plein d'œufs.

— Des vrais, dit-il en riant, écartant l’herbe pour les montrer à Madeleine.

— Comme ils sont beaux, fit Mado en tendant la main.

— Ne fais pas ça. Si tu les touches, leur mère va les abandonner.

Mado retira prestement sa main et regarda Clara avec un grand sourire. Clara avait toujours aimé Madeleine, même si elles ne se connaissaient pas bien. Mado n’habitait dans la région que depuis quelques années. Un peu plus jeune que Clara, elle était pleine de vie. Elle était dotée d’une beauté naturelle, avec des cheveux courts et foncés et des yeux bruns et intelligents. Elle paraissait tout le temps s’amuser. “Pourquoi pas, se disait Clara. Après ce qu’elle a traversé.”

— Ce sont des œufs de quoi ? demanda Clara.

— Madeleine grimaça en écartant les mains.

— Aucune idée.

De nouveau, M. Béliveau se plia en un mouvement gracieux.

— Ce ne sont pas des œufs de poule. Ils sont trop gros. Peut-être de canard ou d’oie.

— Ce serait drôle, dit Madeleine. Une petite famille dans le parc.

Elle se tourna vers Clara.

— À quelle heure a lieu la séance de spiritisme ?

— Tu viens ? dit Clara, à la fois surprise et ravie. Hazel aussi ?

— Non, elle a refusé. Comme Sophie arrive demain matin, Hazel veut cuisiner et faire le ménage. Mais tu veux que je te dise franchement ?

— Madeleine se pencha et murmura, sur un ton de conspiration :

— Je pense qu’elle a peur des fantômes. M. Béliveau a accepté de venir.

— Il faut remercier Hazel d’avoir préféré cuisiner, dit M. Béliveau. Elle nous a préparé un superbe ragoût !

“C’est bien Hazel, se dit Clara. Toujours en train de penser aux autres !” Clara avait un peu peur que les gens abusent de la générosité de Hazel, surtout sa fille, mais se disait aussi que cela ne la regardait pas.

— Nous avons du pain sur la planche avant le souper, mon ami.

— Madeleine fit un sourire radieux à M. Béliveau et lui toucha légèrement l’épaule. L’homme, un peu plus âgé qu’elle, lui

sourit en retour. Il ne l'avait pas fait souvent depuis la mort de sa femme, et Clara avait une raison de plus d'aimer Madeleine. Elle les regarda marcher avec leurs paniers dans la lumière jeune et tendre de la fin avril, qui illuminait une relation jeune et tendre. M. Béliveau, grand, mince et légèrement voûté, avait du ressort dans sa démarche.

Clara se leva, étira son corps de quarante-huit ans, puis regarda autour d'elle. Elle ne voyait que des derrières. Chaque villageois était penché pour cacher des œufs. Clara aurait voulu avoir un bloc à dessin.

Three Pines n'avait certainement rien de chic ni d'avant-gardiste, rien qui eût compté pour Clara à sa sortie de l'école d'art, vingt-cinq ans plus tôt. Ici, rien n'était planifié. À l'instar des trois pins du parc, le village semblait plutôt avoir émergé de terre au fil du temps.

Clara respira à fond le parfum printanier et tourna la tête vers la maison qu'elle partageait avec Peter. Elle était en brique, avec une galerie en bois et un mur en pierres des champs, face au parc. De la barrière d'entrée, un sentier louvoyait entre des pommiers sur le point de fleurir. De là, le regard de Clara erra en direction des maisons entourant le parc. Comme leurs habitants, les maisons de Three Pines étaient solides et façonnées par leur environnement. Elles avaient résisté aux tempêtes et aux guerres, aux pertes et aux chagrins, desquels avait émergé une communauté caractérisée par la gentillesse et la compassion.

Clara adorait. Les maisons, les boutiques, le parc du village, les jardins de vivaces et même les chemins cahoteux. Elle aimait bien que Montréal se trouve à moins d'une heure et demie de route, et que la frontière américaine ne soit qu'à un pas. Mais, par-dessus tout, elle aimait ces gens qui passaient le Vendredi saint à cacher des œufs en bois pour les enfants.

Cette année, Pâques était tardif, vers la fin avril. Ils n'avaient pas toujours autant de chance avec les éléments. Au moins une fois, le village s'était réveillé le dimanche de Pâques sous une fraîche bordée d'une lourde neige de printemps, qui avait enseveli les tendres bourgeons et les œufs peints. Le froid était souvent mordant et obligeait les villageois à se réfugier de temps à autre au Bistro d'Olivier, pour prendre un cidre ou un chocolat chaud et serrer de leurs doigts tremblant de froid les tasses réconfortantes.

Mais pas aujourd'hui. Cette journée d'avril était splendide. C'était un Vendredi saint parfait, chaud et ensoleillé. La neige avait fondu, même dans les coins d'ombre où elle avait tendance à persister. Entourés d'herbe fraîche, les arbres dessinaient des halos vert tendre. On aurait dit que l'aura de Three Pines se révélait, toute dorée et bordée d'un vert chatoyant.

Les bulbes de tulipes commençaient à fendiller la terre et le parc du village allait bientôt regorger de fleurs printanières, de jacinthes, de campanules et de jonquilles dodelinant joyeusement au vent, de perce-neiges et de muguet odorant qui embaumeraient le village de délices parfumés.

Ce Vendredi saint, Three Pines sentait la terre fraîche et la promesse du printemps. Peut-être aussi les vers de terre.

— Dis ce que tu veux, je n'irai pas.

Clara entendit le chuchotement insistant et cassant. Elle s'était de nouveau accroupie près des herbes hautes de l'étang. Elle ne voyait pas qui parlait, mais la personne devait se trouver de l'autre côté des herbes. La voix était celle d'une femme qui s'exprimait en français, mais sur un ton si tendu et si enragé qu'elle ne pouvait l'identifier.

— Ce n'est qu'une séance de spiritisme, dit une voix d'homme. C'est pour s'amuser.

— C'est un sacrilège, pour l'amour du ciel. Une séance de spiritisme un Vendredi saint !

Il y eut une pause. Clara se sentait mal. Pas d'épier, mais parce qu'elle avait des crampes dans les jambes.

— Voyons, Odile. Tu n'es même pas pratiquante. Qu'est-ce qui peut arriver ?

“Odile ? songea Clara. La seule Odile que je connaisse est Odile Montmagny. Elle est...”

La femme persifla de nouveau :

*La gelée de l'hiver et la limace
Qui vient au printemps laisseront leurs traces,
Tout comme le chagrin reste sur la face
Du poupon, du bambin et du père Ignace.*

Un silence abasourdi s'abattit.

“... vraiment nulle en poésie”, se dit Clara pour compléter sa pensée.

Odile avait déclamé ces vers comme si les mots renvoyaient à autre chose qu'à son talent poétique.

— Je vais te protéger, dit l'homme.

Clara savait maintenant qui c'était : le copain d'Odile, Gilles Saindon.

— Vraiment, pourquoi veux-tu y aller, Gilles ?

— Pour le plaisir.

— Est-ce que c'est parce qu'elle sera là ?

Tout était silencieux, sauf les jambes de Clara, qui hurlaient de douleur.

— Il sera là aussi, tu sais, dit Odile d'un ton insistant.

— Qui ?

— Tu sais qui. M. Béliveau. Ça ne m'inspire rien de bon, Gilles.

Il y eut une autre pause, puis Saindon parla, d'une voix grave et monocorde, comme s'il faisait un immense effort pour étouffer toute émotion.

— Ne t'en fais pas. Je ne vais pas le tuer.

Clara en oublia ses jambes. “Tuer M. Béliveau ? Qui songerait même à un tel geste ? Le vieil épicier n'a jamais roulé qui que ce soit. Qu'est-ce que Gilles Saindon peut bien avoir contre lui ?”

Elle les entendit s'éloigner et se redressa douloureusement. Clara les observa longuement, Odile avec son corps aux larges hanches qui se dandinait légèrement et Gilles en gros nounours, sa barbe rousse visible même de dos.

Clara baissa les yeux vers ses mains en sueur qui serraient les œufs de Pâques en bois. Les couleurs vives avaient déteint sur ses paumes.

Soudainement, la séance de spiritisme, qui avait paru une idée amusante quelques jours plus tôt, lorsque Gabri avait placardé dans le bistro l'affiche annonçant la venue de Mme Isadora Blavatsky, célèbre médium, prenait maintenant une allure différente. Chez Clara, l'attente joyeuse avait fait place à la terreur.